

Récit publié aux éditions *Chiendents*

LA CHEMINEE

Anne Teyssède

« Une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! »

Voilà ce que je viens d'entendre. Du brouhaha de la fête, j'ai entendu se détacher ces mots :
« Une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! »

Je n'sais plus où je suis durant un instant. Ça y est, je reviens à moi : je suis dans le salon d'un appartement parisien ancien avec sa cheminée en marbre. Je suis invitée à la pendaison de crémaillère d'une amie. Pour l'occasion, notre hôte a fait du feu. Confortablement installée non loin de la cheminée, dans le canapé, aux côtés de je n'sais qui, je buvais tranquillement un cocktail, bavardant à droite et à gauche, la cigarette à la main, quand tout à coup, ces quelques mots clamés par un invité enthousiaste ont pénétré mon esprit jusqu'à s'en emparer complètement. Je les entends qui résonnent dans mon cerveau pour ne plus le lâcher, et j'en rajoute avec angoisse : une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! Et moi, je n'en ai pas, il faut absolument que j'aie une cheminée le plus vite possible !

En un instant, c'est l'idée fixe. Sans pouvoir attendre une seconde de plus, je prétexte une soudaine migraine et j'appelle un taxi. On m'annonce cinq minutes d'attente. C'est parfait. Le temps de récupérer mes affaires, de m'excuser encore de devoir partir aussi vite, de dévaler les deux étages, de traverser en courant la cour pavée pour rejoindre la rue, et le taxi est là. J'entre dans le véhicule. J'indique mon adresse au chauffeur, presque mécaniquement.

Tandis que nous roulons à travers Paris, la litanie reprend : Une cheminée, c'est indispensable ! Tout le monde devrait avoir une cheminée ! Et moi, je n'en ai pas. Il faut absolument que j'aie une cheminée le plus vite possible ! Ces quelques phrases ne cessent de se répéter ; je suis dans l'incapacité de penser à autre chose. Puis je m'affole : dès que je serai chez moi, je le sais, je ne supporterai plus de voir mon salon sans cheminée. Brusquement le discours change et la question surgit : comment vais-je faire pour obtenir une cheminée en marbre dans mon salon dès demain ? Je ne pourrai pas attendre davantage. Ça y est ! J'ai trouvé : si je paye tout en liquide, je suis sûre que ça s'arrangera, le monde marche comme ça. Rassurée, je me concentre maintenant sur la première chose à faire dès que je serai rentrée : chercher sur Intrenet les coordonnées des magasins de cheminées en marbre, les jours et heures d'ouverture, et les prix avec les photos de leurs modèles. Il faut absolument que je sache combien retirer à la banque. A ces mots, survient une autre question qui m'inquiète :

comment vais-je faire pour retirer une somme importante en une fois sans préavis ? Je n'ai pas la réponse pour le moment et mon inquiétude augmente.

Nous arrivons enfin. J'indique au chauffeur l'endroit où il faut s'arrêter.

– Devant les escalators, là ? insiste-t-il.

– Oui, c'est ça, dis-je agacée.

Et il rajoute en ralentissant puis en s'arrêtant :

– Voilà, on est rendu ! Vite fait, bien fait, hein ?

– Oui, merci.

Sans ajouter un mot, je paye le chauffeur, sors du taxi rapidement et prends l'escalier mécanique, grimpant les marches en mouvement pour rentrer chez moi au plus vite.

A peine arrivée, je me précipite sur mon ordinateur et, comme convenu entre moi et moi, je cherche tous les renseignements dont j'ai besoin. Je les trouve en peu de temps : plusieurs magasins de cheminées classiques en marbre sont regroupées aux Puces de Saint-Ouen. Je note tous les numéros de téléphone. Quant aux prix, qui sont à peu de chose près les mêmes partout, le modèle le plus courant, celui que j'ai vu à la soirée, celui que je veux, coûte mille Euros, à quoi s'ajoute encore mille Euros pour le reste : les briques à l'intérieur, la plaque en pierre pour le sol, et la pose, ce qui fait un total de deux mille Euros (Ah oui, quand même...). Enfin, ils sont ouverts demain, samedi, à dix heures. Parfait. Ma banque est ouverte le samedi matin à neuf heures. J'irai à l'ouverture, ça me laissera le temps de prendre un taxi pour traverser tout Paris. Face le ciel que je puisse retirer deux mille Euros !

A présent, je ne peux rien faire de plus. Il est déjà minuit moins le quart. Je fume une dernière cigarette, essayant de me calmer un peu. Puis je me déshabille et me prépare à aller me coucher. Mais je crains de ne pas trouver le sommeil. Je n'hésite pas à prendre deux somnifères pour dormir jusqu'au moment où je pourrai agir. Tout juste dans mon lit, avant d'éteindre ma lampe de chevet, je réfléchis un instant et règle le réveil sur huit heures moins le quart. C'est le temps qu'il me faut pour me préparer et aller à la banque. J'éteins la lumière en pensant : demain, il me faut absolument cette cheminée. Immédiatement, les phrases entendues à la soirée me reviennent à l'esprit et se répètent encore tandis que je sens venir le sommeil. Je le laisse m'emporter... jusqu'à ce que la sonnerie du réveil m'en sorte brutalement. J'ouvre les yeux. A l'instant même, je suis parfaitement réveillée. J'arrête la sonnerie, pensant instantanément à la cheminée qui m'est devenue indispensable. Il faut que je l'achète le plus tôt possible et qu'elle soit montée ce soir même ou bien je deviendrai folle ! Je n'peux pas attendre !

Pour le moment, je dois m'apprêter à partir. Le petit déjeuner, d'abord, se limite à un bol de café accompagné de deux cigarettes, comme d'habitude. Puis je passe à la douche. Je me lave rapidement, en évitant de mouiller mes cheveux. J'ai beau me dire que j'ai le temps, je ne peux pas m'empêcher de me presser en pensant à ma cheminée. Ainsi, en un tournemain, je me sèche, je m'habille, je me brosse les dents, et je me maquille légèrement. Puis je vais consulter l'horloge dans la cuisine : je me suis tellement dépêchée qu'il me reste un quart d'heure à attendre avant l'heure du départ. J'ai calculé que je dois partir à neuf heures moins vingt pour être à la banque dix minutes avant l'ouverture et être la première.

Je m'attable de nouveau pour tuer le temps en buvant un deuxième café. Je le bois lentement, par petites gorgées, il faut le faire durer. (« Tuer le temps »... Quelle étrange expression...). Après le café, les cigarettes. Je fume, les yeux rivés sur l'horloge, jusqu'à ce qu'elle affiche enfin neuf heures moins vingt ou presque. Le temps d'enfiler ma veste, mes chaussures, de prendre mon sac, et c'est parti !

Pendant que j'attends l'ascenseur, brusquement, je me demande à nouveau – mais cette fois dans l'urgence –, ce que je vais bien pouvoir dire à la banque pour retirer deux mille Euros d'un seul coup, et je n'en ai toujours aucune idée. Je continue à réfléchir dans l'ascenseur et

durant les dix minutes de trajet qui mène à la banque, en vain. Je ne trouve pas la moindre justification à ma demande d'un retrait important si urgent.

J'arrive devant l'entrée de la banque. Il n'y a personne. Tant mieux. Maintenant, il faut encore attendre l'ouverture. J'ai du mal à respirer. Je redoute plus que tout de ne pas pouvoir retirer cet argent qui m'est indispensable. Je dois les convaincre. Faute d'avoir des arguments bien préparés, j'improviserai. Dans l'état où je suis, les mots viendront tout seuls. J'allume une cigarette. Je la fume nerveusement, j'ai les mains qui tremblent. Ces dix minutes d'attente n'en finissent pas. Enfin, après une deuxième cigarette, la banque ouvre ses portes. Dès que les employés sont à leur place derrière leur guichet, je m'avance vers l'un d'eux au hasard et me lance, les mains toujours tremblantes et la voix grave :

– Voilà, je n'peux pas vous expliquer pourquoi, mais j'ai absolument besoin de retirer deux mille Euros. C'est une question de vie ou de mort.

C'est sorti comme ça, d'un coup, sans que j'aie eu le temps de penser à ce que j'ai dit. Mais au fond, c'est vrai, c'est une question de vie ou de mort, je n' pourrai plus vivre sans une cheminée.

L'employé de banque marque un temps d'arrêt, visiblement destabilisé, et finit par me dire :

– Mais c'est impossible, on n'peut pas retirer un tel montant sans préavis, je...

Tout à coup, je fonds en larmes, il n'a pas compris, ce n'est pas de la comédie. Je répète, effondrée :

– Mais je vous jure que c'est une question de vie ou de mort !

– Calmez vous, me dit l'homme complètement désorienté, je vais chercher le directeur.

J'attends quelques secondes, au comble de l'angoisse, et, suivi de près par son employé, le directeur apparaît et s'avance vers moi. Voyant mon état, il me propose de m'asseoir et de boire un verre d'eau. Mais je suis incapable de m'asseoir, de me calmer avec un verre d'eau, et je refuse en m'agitant.

– Non, non, dis-je toujours en larmes, je n'peux pas me calmer ! Je dois retirer deux mille Euros, c'est très urgent, par pitié, je le disais à ce monsieur : c'est une question de vie ou de mort ! Je n'peux pas vous dire pourquoi mais je vous jure que c'est la vérité.

L'homme, face à moi, a perdu son air assuré de directeur de banque. Après un instant de stupéfaction, il tente de m'aider, me croyant en danger :

– Mademoiselle, est-ce que vous avez reçu des menaces de mort ? Vous n'avez pas besoin de la police ? Je...

– Non, surtout pas la police, ça va s'arranger tout seul, l'intervention de la police ne servirait à rien, je n'peux pas vous en dire plus, il faut juste que je retire deux mille Euros ! Je vous en supplie, faites une exception, il me faut cet argent !

– Calmez vous, répond le directeur visiblement perturbé, je vais m'en occuper.

Il disparaît et réapparaît un instant plus tard pour me remettre enfin les deux mille Euros ! Il compte les billets devant moi. Mon soulagement est indicible. Je signe un papier, m'empresse de mettre l'argent dans mon sac et retrouve instantanément mon calme. Je remercie le directeur avec insistance, tout en regagnant déjà la sortie de la banque. Voilà ! C'est fait !

Il me faut maintenant trouver un taxi. Je me rends à dix minutes d'ici, avenue d'Italie, à l'endroit où il en passe fréquemment et suffisamment loin des stations avec leurs files d'attente.

J'y suis. Tout en piétinant sur place, je scrute les voitures qui arrivent, attendant de voir apparaître la petite lumière allumée sur le toit d'un véhicule. Quelques minutes passent, le temps de fumer une cigarette, et déjà un taxi arrive. Décidément, jusqu'à maintenant, j'ai de la chance. Je lui fais un grand signe. Le véhicule s'arrête devant moi et j'y monte précipitamment. Après avoir dit bonjour machinalement, je m'aperçois que j'ai oublié de noter le nom de la rue ou de la ruelle où se trouvent les magasins de cheminées, les Pucés,

c'est grand ! C'est ça, merde, j'ai oublié de noter l'essentiel ! Je m'empresse de demander avec angoisse au chauffeur s'il connaît, aux Puces de Saint-Ouen, la rue des magasins de cheminées. Le chauffeur me répond haut et fort qu'il connaît tout Paris et ses environs par cœur, et qu'il n'a même pas besoin d'utiliser son GPS ! C'est visiblement sa grande fierté. En tout cas, me voilà rassurée.

Le surdoué essaye d'engager la conversation, mais je réponds à peine et il finit par se lasser, ce qui me laisse tout le loisir de penser à ma cheminée, de l'imaginer dans le salon... Au bout d'une demi-heure de rêverie – je n'ai pas vu le temps passer –, nous arrivons à destination. –Voilà, me dit le chauffeur en s'arrêtant devant une ruelle, les magasins de cheminées, c'est là.

Je le remercie en payant la course, je sors du véhicule, et tandis qu'il s'éloigne, je me dirige immédiatement vers le premier magasin ouvert avec un peu d'avance.

A peine entrée, mon regard se pose directement et se fixe – je ne regarde même pas les autres modèles – sur la cheminée que je veux, exactement celle qui se trouvait dans l'appartement où tout a commencé. Mon choix est fait. Je n'ai plus qu'à attendre de pouvoir parler à l'homme qui fait le va-et-vient dans le magasin en téléphonant. Il parle fermement à quelqu'un qu'il tutoie. Il a tout l'air de parler à un employé et d'être le patron des lieux. Parfait. C'est lui que je dois voir. J'attends qu'il ait fini de téléphoner. Pendant ce temps, je jette quand même un coup d'œil sur les autres cheminées par curiosité mais mon choix est décidément arrêté. Dès que l'homme raccroche son téléphone, je m'approche de lui et, en m'efforçant de paraître à l'aise, comme si ma demande était tout à fait normale, je lui dis, commençant le doigt pointé sur l'objet de mon désir :

– Voilà. Je voudrais acheter cette cheminée. Mais je n peux l'acheter que si elle peut être montée chez moi dans la journée en commençant la pose dès ce matin.

L'homme me regarde, l'air stupéfait, et me répond :

– Mais j'peux pas vous faire installer une cheminée aujourd'hui, il faut fixer un rendez-vous pour la pose, là, j'ai personne, c'est pas possible ! Si vous voulez, je ferai le maximum pour trouver une possibilité dans les jours qui viennent mais aujourd'hui, j'peux rien faire...

Immédiatement, je me rappelle mon argument de choc et sors de mon sac les deux mille Euros en espèces. Brusquement à l'aise, je prends un air de femme d'affaire et dis à l'homme qui regarde la liasse de billets :

– Je paye tout en liquide si la cheminée est montée dans mon salon dans la journée.

– Attendez, me répond le commerçant, je vais voir c'que j'peux faire.

Il reprend son portable en s'éloignant de moi de quelques pas et je l'entends dire :

– Oui, c'est moi, écoute moi, il faut que tu te libères tout de suite avec Lucien pour la pose d'une cheminée ... Eh bien débrouille-toi. La cliente est là. C'est pressé. Je vous attends.

A la façon de parler du patron, on a l'impression qu'il utilise un langage codé. Tout à coup, ça ressemble à une scène de film de série B : « La cliente est là. C'est pressé. Je vous attends. ». Toujours est-il qu'il a l'air efficace. L'homme raccroche et se retourne vers moi.

– Ça va s'arranger, me dit-il, dans un quart d'heure, vingt minutes, mes artisans qui font la pose des cheminées seront là. Ils se sont libérés pour la journée. En attendant qu'ils arrivent, je peux vous montrer les briques pour l'intérieur, la plaque pour le sol, et le rideau avec...

Je l'interromps :

– Non, je n'veux pas de rideau, je veux voir les briques en permanence.

Face à la fermeté de ma réponse, l'homme n'insiste pas. Je regarde ce qu'il me montre et conclus :

– C'est parfait. D'après votre publicité sur Internet, je vous dois donc deux mille Euros en tout, pose comprise.

Je lui tends les billets. L'homme les prend et les compte lentement devant moi.

– C'est exact, merci, dit-il en rangeant les billets dans sa caisse.

Moi, je regarde ma cheminée.

Ils ne vont pas tarder, je m'impatiente, je sors fumer une, puis deux, puis trois cigarettes, soit une toutes les cinq minutes jusqu'à l'arrivée des artisans dans leur estafette. Les deux hommes se garent près de la porte d'entrée du magasin et sortent du véhicule. Ils sont là, j'ai réussi ! Je me sens déjà mieux. Un échange de « Bonjour » et nous entrons dans le magasin.

Immédiatement, le patron s'adresse à ses employés :

– Il y a une urgence. La demoiselle a absolument besoin d'avoir une cheminée montée chez elle avant ce soir pour des raisons personnelles.

C'est exactement ce qu'il fallait dire. Jusqu'à maintenant, tout se passe bien. Je suis très satisfaite du déroulement des opérations. Quant aux artisans, ils restent sans voix. Le patron prend les choses en mains.

– Allons-y, c'est celle-là, leur dit-il en leur montrant la cheminée que j'ai choisie.

Les deux hommes vont chercher dans une remise le même modèle démonté sans doute. Pendant ce temps, je ne cesse de regarder la cheminée exposée. Lorsque les deux hommes reviennent avec un chariot chargé en effet d'une cheminée en trois morceaux, puis des caisses de briques et de la plaque de pierre à mettre au sol, je ne peux m'empêcher de demander au patron, anxieuse :

– C'est exactement la même, c'est sûr ?

– Exactement, répond l'homme.

Rassurée, je suis le mouvement et sors du magasin avec les artisans transportant ma cheminée et le reste pour déposer tout ça avec précaution dans l'estafette. Quand le chargement est fini, on m'invite à monter à l'avant du véhicule. L'un des artisans se met au volant tandis que l'autre grimpe derrière et trouve place à côté de ma cheminée au complet. Ça y est, elle est bien là, elle est bien à moi ! Je suis toute excitée à l'idée qu'elle sera dans mon salon ce soir !

Le chauffeur démarre.

– C'est quelle adresse ? demande-t-il, me ramenant à l'instant présent.

– C'est à l'autre bout de Paris, dis-je, au cent trois rue de Tolbiac.

L'homme met en marche son GPS et nous quittons les lieux.

Durant tout le trajet, nous n'échangeons que quelques mots au sujet de la circulation dans Paris. Je n'ai rien à dire, je suis toute à ma joie d'avoir ma cheminée et je ne pense qu'à ça. Les deux hommes, heureusement, n'ont rien à dire non plus, sans doute perturbés par l'insolite de la situation. Le silence crée un léger malaise mais je m'en accommode. Tout ce qui m'importe, c'est d'avoir ma cheminée.

Nous approchons de chez moi. La joie peu à peu fait place à l'anxiété : j'appréhende la réaction des artisans quand ils verront où j'habite. Nous sommes maintenant dans la rue de Tolbiac, dans quelques minutes, nous serons arrivés. J'interviens :

– Là, vous allez jusqu'au numéro cent trois et je vous guiderai pour la suite.

– Pourquoi ? me demande le chauffeur, c'est pas l'adresse exacte ?

– Si mais... c'est compliqué à expliquer, je vous indiquerai tout.

– Ah bon ! se résout-il à répondre face à la cliente qui est reine.

Un instant plus tard, nous approchons du cent trois rue de Tolbiac. Il est temps une fois encore d'intervenir :

– Alors là, vous pouvez ralentir parce que juste après le numéro cent trois, il faut tourner à droite pour entrer dans un parking souterrain.

– Dans un parking souterrain ? s'étonne le chauffeur.

– Vous verrez, on arrive, dis-je sans laisser paraître ma gêne.

Cette fois, on y est. La voiture ralentit tandis que je poursuis :

– Voilà ! Tournez à droite maintenant. Maintenant, là !

L'homme hésitait et je n'ai pas pu m'empêcher de hausser le ton.

– Mais c'est le parking des tours, me dit-il d'une voix troublée, en éteignant son GPS avant de tourner à droite.

– Oui, j'habite dans une tour, dis-je clairement, en surmontant toujours mon embarras.

– Mais y a pas de conduits de cheminée dans les tours ! ajoute l'homme en s'avancant dans le parking, au comble de la stupéfaction.

– Oui, je sais.

Que dire d'autre ? Je laisse faire le silence. En dehors des indications que je lui donne dans les dédales du parking, plus un mot, ni de ma part, ni de la sienne, quant à l'homme installé à l'arrière de l'estafette, il a tout entendu, et reste muet lui aussi.

Nous roulons ainsi quelques minutes, « à gauche », « tout droit », « à droite »... Et nous y sommes.

– Vous pouvez ralentir, on arrive, le mieux c'est de se garer là, devant le mur, près de l'entrée qui mène aux ascenseurs.

Le chauffeur s'exécute. L'estafette s'arrête, pas trop près du mur pour pouvoir ouvrir la portière. Nous sortons du véhicule et nous nous regroupons autour des portes arrières derrière lesquelles se trouve le plus précieux de mes biens à présent. Sans perdre de temps, je poursuis mes instructions :

– Alors maintenant, il faut emporter la cheminée jusqu'aux ascenseurs en passant par là, dis-je en pointant du doigt l'entrée : espace vide entre deux murs de béton.

Et je m'empresse d'ajouter :

– Faites attention surtout !

Les deux hommes, toujours en silence, ouvrent les portes de l'estafette et entreprennent de sortir et d'empiler sur leur chariot la cheminée en trois morceaux, les caisses de briques et la plaque pour le sol. Je bloque l'un des ascenseurs. Dès que les artisans y sont entrés avec le chariot, je cesse de bloquer les portes qui se ferment presque aussitôt et j'appuie sur le bouton indiquant « vingt six ». J'évite de croiser le regard des deux hommes qui, décidément, ont perdu leur voix.

L'ascenseur démarre. Il monte, lentement me semble-t-il, trop lentement. Le silence devient pesant et le malaise général se lit sur les visages. Nous arrivons enfin au vingt sixième étage. L'ascenseur s'arrête et les portes s'ouvrent. Je les bloque de nouveau, le temps que nous sortions. Il n'y a que quelques pas à faire entre l'ascenseur et le palier de mon appartement.

– C'est là, dis-je en montrant du doigt ma porte palière.

En un instant, le chariot et son précieux chargement est placé juste à côté de l'ouverture de la porte. Un tour de clé, et je rentre, suivie des artisans poussant le chariot. Sans surprise – ils savaient à quoi s'attendre – et pourtant avec stupeur – maintenant ils voient de leurs yeux –, ces derniers découvrent l'appartement moderne fiché en plein ciel.

Le salon se voit depuis l'entrée. Je leur montre ce que je veux en précisant :

– Je vais la mettre ici, juste au milieu de ce mur, là.

Les deux hommes effarés apportent la cheminée et le reste empilés sur le chariot à peu près à l'endroit indiqué. J'entre avec eux dans le salon, fuyant toujours leurs regards qui sans doute m'accuseraient de folie.

Ne pouvant à présent contenir mon inquiétude, je ne peux pas m'empêcher d'insister :

– Surtout, il faut que la cheminée soit bien centrée. En fait, le milieu de la cheminée doit être au même niveau que le milieu du mur.

– Ne vous inquiétez pas, on a l'habitude. On va tout mesurer et la cheminée sera pile au centre, me répond avec patience celui qui semble diriger les opérations.

Me voilà soulagée. Puis, sans plus attendre, il sort son mètre de sa boîte à outils. Je regarde les artisans prendre les mesures. Je surveille, comme un contrôleur, là non plus, je ne peux pas m'en empêcher. Je sens que je les importune. J'en ai la confirmation quand le chef me dit :

– On en a pour la journée, vous avez le temps de vous occuper...

Au moins c'est clair. Et puis il a raison, je n'vais pas rester plantée là à les regarder travailler pendant toute la journée !

– Bon eh bien je vous laisse...

– Ah ! J'allais oublier, me dit le chef avant que je ne quitte la pièce, la plaque en pierre, pour le sol, on vous la pose sur la moquette ou on découpe la moquette ?

Je n'hésite pas une seconde et m'étonne même de sa question :

– On découpe la moquette bien sûr, la base de la cheminée posée sur la moquette, ça ferait faux...

A ces mots, je vois l'homme réprimer un sourire et je ne sais pas pourquoi. Je me fais des idées peut-être...

– Très bien, dit-il ensuite, avant d'en revenir à sa préoccupation : je vous conseille de sortir pendant qu'on travaille parce que votre mur est en béton armé et pour sceller la cheminée là-dedans, ça va faire un boucan d'enfer !

J'ai bien l'impression qu'il veut surtout que je parte pour pouvoir travailler tranquillement, sans que je vienne les embêter avec des questions, des remarques, etc. A vrai dire, je le comprends et je m'apprête à quitter la pièce. Mais je n'ai aucune envie de sortir pour le moment. Et je lui dis timidement :

– Je vais d'abord m'enfermer dans ma chambre pour regarder la télévision en attendant, et si ça fait vraiment trop de bruit, je sortirai.

L'homme n'insiste pas.

– A tout à l'heure, dis-je en quittant le salon sans oublier de fermer la porte.

Et je me retire dans ma chambre. Je m'installe sur mon lit après avoir remonté les oreillers, je prends ma télécommande et j'allume la télévision : un home cinéma qui trône face à mon lit. Je commence par la première chaîne : une émission sur la cuisine régime. Je zappe. La deux ne m'intéresse pas davantage. Je passe en revue toutes les chaînes jusqu'à trouver deux programmes qui m'intéressent. Je zappe de l'un à l'autre un moment quand tout à coup, un bruit infernal couvre le son de la télévision. Ils ont dû commencer à attaquer le béton. Je m'attendais pas à ça ! C'est insupportable ! Ça doit s'entendre dans toute la tour ! Et si les voisins viennent se plaindre, qu'est-ce que je pourrai leur dire ? Je n'peux pas rester une seconde de plus ! J'éteints la télévision en me levant et je vais voir les artisans. J'ouvre la porte du salon – c'est pire, le bruit est effrayant !– et je n'hésite pas à crier :

– Messieurs !

Les deux hommes arrêtent leurs engins et se retournent vers moi.

Pressée, je leur dis avec précipitation :

– Finalement je vais sortir. Vous pensez avoir fini vers quelle heure ?

– Entre cinq et six, minimum cinq heures en tout cas.

– Ben alors je rentrerai à cinq heures. A plus tard, dis-je en prenant ma veste, mon sac, et mes clés.

Et je quitte sur le champ l'appartement.

Tandis que je mets ma veste en attendant l'ascenseur, le bruit reprend, atténué mais encore difficilement supportable. Je n'ai qu'une hâte, c'est que cet ascenseur arrive ! Ah ! Merde ! J'ai oublié, il me faut de quoi écrire ! Je retourne chez moi. De nouveau, le bruit d'enfer. Je referme prestement la porte derrière moi, pour les voisins... Je fais vite. Les artisans ne m'ont pas entendue entrer, et, travaillant face au mur, ne m'ont pas vue non plus. J'en profite pour traverser le salon rapidement et sans un mot. Je prends dans mon bureau un carnet, un stylo, et, le tout dans mon sac, je ressors immédiatement. De nouveau, j'appelle l'ascenseur, qui est sans doute déjà passé et reparti pendant que j'étais dans l'appartement. De nouveau, j'attends, redoutant toujours qu'un voisin sorte, avec ce bruit qui fait trembler les murs. Enfin, les portes

de l'ascenseur s'ouvrent. J'entre et appuie sur le bouton du rez-de-chaussée aussi vite que possible. Puis, dans mon impatience de décoller d'ici, je ne lâche plus le bouton. Après quelques secondes, les portes se referment. Le bruit s'atténue de nouveau. Mais ce que je veux moi, c'est ne plus l'entendre du tout ! J'ai toujours le doigt appuyé sur le bouton, jusqu'au moment béni où l'ascenseur démarre. Rapidement, le bruit s'éloigne pour finir par ne plus s'entendre. Ouf ! Quel soulagement ! Je me sens de mieux en mieux à mesure que l'ascenseur descend, et tout à fait bien quand il me libère enfin au rez-de-chaussée. Pressée de quitter la tour, je me hâte de traverser le hall d'entrée pour passer les portes automatiques et me retrouver dehors ! Loin du chantier !

Maintenant, je vais pouvoir écrire tranquillement dans mon café préféré. Je me dirige vers le café en question, situé juste en face de ma tour, et y entre avec le sourire en lançant à mon serveur préféré un joyeux « Bonjour ! ».

– Je croyais que vous sortiez jamais le matin ! me dit le serveur surpris.

– Oui mais aujourd'hui, c'est spécial, il y a des travaux chez moi... J'ai fais faire une bibliothèque sur mesure et là, ça fait un bruit d'enfer parce que comme il faut la fixer au mur, ils doivent attaquer le béton armé !

– Oh là ! Le béton armé, j'connais, me dit le serveur en essuyant des verres derrière son comptoir. Un jour j'ai essayé de mettre un crochet dans le béton pour accrocher un cadre, et ben c'était tellement dur que j'ai bousillé deux mèches ! Du coup j'ai laissé tomber. Alors une bibliothèque, j'imagine ! Ils doivent faire les trous au marteau piqueur !

– Les perceuses, ça m'a suffi, j'ai pas pu rester une minute !

– Et ben vous serez mieux ici...

– C'est c'que j'ai pensé, dis-je en me dirigeant vers ma place préférée.

Ce que j'aime bien avec ce serveur-là, c'est qu'on parle. Il est aussi bavard que moi. Mais quand il voit que j'écris, il ne me parle plus, il me laisse travailler et ne vient jamais me déranger, sachant que je l'appellerai si je veux quelque chose. Bref, il est parfait.

En traversant la salle, je l'entends me demander depuis le bar où il s'affaire :

– Un café allongé, comme d'habitude ?

– Comme d'habitude ! dis-je en forçant la voix.

Et je m'installe à ma place préférée, au fond de la salle pour être tranquille et à côté de la baie vitrée pour pouvoir observer les passants quand je lève le nez de mon carnet.

Mon gentil serveur m'apporte mon café allongé et le pose sur la table en disant :

– Au fait, je vous ai vue hier soir à la télévision, ça m'a fait bizarre de vous voir en garçon manqué, mais en tout cas, on y croit.

– Ben c'est mon boulot...

– Comment ça ?

– C'est mon boulot de faire en sorte qu'on y croit.

– Ah oui ! Et l'écriture alors, c'est reparti ? La dernière fois, vous m'aviez dit que vous aviez un genre de panne...

– Oui mais c'est fini ça, j'ai repris mes petites nouvelles, il faut que j'en écrive beaucoup pour en faire un livre, enfin ça avance, mais lentement. Je n'sais pas si je suis lente ou si je suis paresseuse.

– Ben moi, je suis les deux.

– Quand on fait un métier comme le vôtre, on n'peut pas être lent ni paresseux.

– On peut en dehors du boulot, mais ici, il faut se bouger, c'est sûr. Vous savez, dit-il à mi voix, quand on fait un métier comme ça, c'est parce qu'on a pas mieux, on a pas le choix. Et si on est lent et paresseux, c'est la porte.

– Ah oui, je comprends.

C'est tout ce que je trouve à dire et je mesure ma chance. Le serveur retourne à son travail. Il a d'autres clients...

Quant à moi, je commence à boire mon café en regardant les passants, puis, dès que j'ai fini, je me précipite dehors pour fumer une cigarette avant de me mettre au travail.

Je retourne à présent au café, regagne ma place, et sors de mon sac mon carnet et mon stylo, puis j'ouvre le carnet vierge. Même si je ne le remplis pas complètement, j'aime bien avoir un carnet pour chaque nouvelle que j'écris, par simple maniaquerie sans doute.

Je viens d'ouvrir mon carnet et me voilà à la recherche d'une idée qui pourrait m'inspirer, je réfléchis, du moins j'essaye, j'ai un mal fou à me concentrer. Je ne pense qu'à ma cheminée, au résultat que je verrai dans quelques heures, aux voisins qui subissent le vacarme et viendront peut-être se plaindre quand je serai rentrée... Manifestement, je suis trop agitée pour écrire. Je referme mon carnet, et ressors fumer une cigarette. Puis je reviens au café et retourne à ma place. En peu de temps, le café se remplit. Je réalise que l'heure du déjeuner approche. Etant allergique aux montres qui nous rappellent toute la journée le temps qui passe et au portable qui empièterait sur ma liberté, je demande l'heure au serveur qui, occupé à prendre des commandes, jette un coup d'œil à sa montre et me dit bien fort sans cesser de s'activer :

– Midi cinq !

Plus de midi, déjà ! Ça tombe bien, je commençais à avoir faim, je vais manger quelque chose. En plus, ça va m'occuper un moment, je mange très lentement. J'ai envie d'un croque-madame, j'adore les croque-madame, les croque-monsieur aussi mais moins. C'est drôle, je n'y avais jamais pensé : croquer un monsieur ou croquer une madame ! Ça me fait rire, doucement, je n'ai pas envie qu'on me voie rire toute seule sans raison apparente. Mais je ne peux pas arrêter des pensées que je ne contrôle pas, et ça continue : la seule différence qu'il y a entre le croque-monsieur et le croque-madame, c'est qu'il y a un œuf sur le croque-madame, en fait, le croque-madame est la dame enceinte du croque-monsieur ! Et j'explose ! Je suis prise d'un fou rire qui doit s'entendre dans tout le café ! Je n'ose pas regarder les réactions autour de moi. Je suis terriblement gênée, je voudrais que ça s'arrête mais ça se répète au contraire : la croque-madame enceinte du croque-monsieur ! J'explose de nouveau, la tête baissée. Malgré les efforts que je fais pour me calmer, je ris, je ris ! Mon Dieu ! Tout le monde doit me regarder ! A cette idée qui m'effraie, j'oublie tout à coup ma croque-madame enceinte, et mon rire se calme rapidement. Maintenant, il va bien falloir que je lève la tête et que j'affronte enfin le regard des autres. J'y parviens non sans mal, et finalement, ce n'est pas si terrible, c'est même plutôt sympathique : je ne rencontre que des sourires bienveillants et des regards complices.

– Ça fait du bien par moment, hein ? me dit un voisin de table, l'air enjoué.

– Oui, ça fait du bien ! dis-je en lui souriant.

Désireuse de me faire oublier un peu, et prise de nouveau d'une irrésistible envie de fumer, je me lève rapidement, en prenant mon paquet de cigarettes et mon briquet. Avant de sortir, je croise mon serveur et lui dis à présent calmement :

– Je prendrai juste un croque-madame avec une carafe d'eau, s'il vous plaît.

– C'est noté, me répond-il en continuant à s'activer. Avec ou sans fou rire ?

– Sans ! dis-je la main sur la porte, c'est fini, c'était nerveux...

Et je sors du café en pensant : mais ça n'a rien de drôle... « La croque-madame enceinte du croque-monsieur... » Je ne comprends pas ce qui m'a fait rire là-dedans.

J'allume ma cigarette et commence à fumer.

En tout cas, ce fou rire aura fait office de distraction : pendant ce temps, j'ai oublié ma cheminée ! Ça repose un peu. Mais à présent, j'y repense avec plaisir.

Je termine ma cigarette et regagne ma place au café. Pour désencombrer la table, je range dans mon sac mon carnet et mon stylo. Je n'ai plus qu'à attendre mon croque-madame. Attendre, c'est bien là le problème. Aujourd'hui, je ne supporte pas d'attendre. Je me sens de plus en plus nerveuse. Tout à coup, une de mes jambes s'agite sous la table. Elle est prise de

sursauts incessants. Je ne la contrôle plus. Instinctivement, je l'allonge, et ça s'arrête. Mais c'est l'autre jambe qui se met à sursauter. Maintenant que je connais le truc, je l'allonge aussi, et ça s'arrête de même automatiquement. Je reste dans cette position quelques minutes, puis, lentement, replie les jambes normalement. C'est passé, mes jambes ne bougent plus sans mon autorisation. Ah ! Mon serveur arrive ! En fait, il vient débarrasser ma table et passer dessus un coup de lingette, et il repart. Toujours est-il que ça avance. Je me résous à attendre encore un peu mon croque-madame, mais ne peux m'empêcher maintenant d'attaquer avec les dents l'intérieur de mes joues. Je m'occupe ainsi quand il réapparaît, arrivant droit sur moi. Cette fois, ça y est, c'est mon croque-madame ! Ah non ! Il dispose rapidement, avec des gestes mécaniques, le set de table en papier blanc, les couverts, le trio sel, poivre et moutarde, le verre et la carafe d'eau. Ce faisant, parlant peu lorsqu'il est débordé, il me dit juste pour me faire patienter :

– Le croque-madame arrive !

Et mon serveur repart.

Dans mon impatience, j'avais oublié qu'il fallait nettoyer la table, puis mettre le couvert. Il faut encore attendre ! Sans lâcher mes joues, tordant ma bouche dans tous les sens, je me mets à jouer avec ce qui est sur la table. Je change de place les objets. Je mets la carafe bien au milieu de la table, puis je place d'un côté le verre et la fourchette, et de l'autre côté le trio sel, poivre, moutarde et le couteau. Faute de pouvoir atteindre une parfaite symétrie, il faut qu'il y ait au moins un certain équilibre. Puis je défais ce que j'ai fait pour le refaire... jusqu'à ce que le croque-madame arrive enfin et atterrisse sur ma table accompagné d'un bien fort « Et voilà pour la belle ! ».

J'aime bien quand il m'appelle « la belle ! ». Et il ne le dit pas à toutes les femmes, non, c'est un surnom qu'il m'a donné à moi, c'est ça qui me fait tellement plaisir et qui me touche.

Je ne vais pas en oublier pour autant mon appétissant croque-madame après l'avoir tellement attendu. Je dis « merci » avec un grand sourire, et maintenant, c'est tout chaud, j'attaque. Je me régale et ne pense plus à rien. Je ne pense jamais à rien quand je mange. Je me concentre sur le goût et le plaisir qu'il me procure. Je mange lentement, ça n'en fini pas d'être bon. Hélas, comme dit le proverbe : « Toutes les bonnes choses ont une fin ». Je bois un peu d'eau et de nouveau – j'ai l'impression de ne faire que ça aujourd'hui –, j'attends. D'habitude, le temps ne me paraît pas si long, ou c'est moi qui suis moins patiente, je ne sais pas. En tout cas, j'attends maintenant que mon serveur vienne débarrasser la table et m'apporter mon café. Ah ! Il revient déjà avec son plateau chargé, sert mes voisins puis débarrasse ma table en me demandant :

– Un café allongé, comme d'habitude ?

– Comme d'habitude, dis-je comme d'habitude.

Bon. Le programme à présent : attendre le café. Sortir fumer une ou deux cigarettes m'aidera à calmer mon impatience.

Me voilà dehors de nouveau, je fume, l'esprit vide un instant, et puis ça repart gaiement : moi, maintenant, j'ai une cheminée ! Ils sont en train de la poser, je vais la voir dans quelques heures ! J'ai hâte ! J'ai tellement hâte ! Et tout à coup, une inquiétude : qu'est-ce que je vais faire pendant tout ce temps ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire jusqu'à cinq heures ? Je réfléchis un instant, anxieuse, puis je me calme, j'ai trouvé : un cinéma. Je n'en ai pas une folle envie, préoccupée comme je le suis, mais je ne vois pas autre chose. Et puis tout ce qui m'importe, c'est que ça va m'occuper un moment. Alors..., les séances commencent à deux heures, et il me faut, disons, un quart d'heure à pieds jusqu'aux Gobelins pour éviter l'insupportable métro. Maintenant, il est une heure, en partant vers deux heures moins le quart, il me reste trois quarts d'heures. Je mets quelques secondes à mesurer la chose : trois quarts d'heure ! Cette fois, je m'affole : trois quarts d'heures encore à attendre ! C'est impossible ! J'y arriverai jamais ! Je n peux pas attendre presque une heure sans rien faire !

Mais qu'est-ce que je pourrais faire ? Je n'en ai pas la moindre idée. Si, j'envisage une seconde de ressortir mon carnet pour essayer d'écrire mais je me ravise aussitôt : je serais incapable de me concentrer pour le moment. Je suis ainsi condamnée à m'ennuyer pendant trois quarts d'heure, en alternant cafés à l'intérieur et cigarettes à l'extérieur.

Je suis à présent au café. Ça fait maintenant plus d'une demi-heure que j'attends, faisant mes allers-retours dedans et dehors. L'angoisse aidant, je commence à m'inquiéter pour ma cheminée : pourvu que la pose soit bien faite, pourvu qu'ils n'abîment pas le mur autour, et je pense au pire, sans faire attention, ils l'ont peut-être cassée ! Puis je me raisonne et me moque alors de moi-même : mais bien sûr, elle est en miettes, et eux, ils se sont barrés en douce ! Stop ! J'arrête de penser à tout ce qui peut m'inquiéter, j'arrête le café qui commence à me donner la nausée, j'arrête ces allers-retours pour fumer à m'en dégoûter ! J'en peux plus ! Il n'est pas encore deux heures moins le quart, il est tout juste deux heures moins vingt cinq, c'est un peu tôt pour le cinéma, mais si je marche sans me presser... De toute façon, je ne supporte plus de rester ici, j'ai besoin de changement, c'est urgent. Le temps de rassembler mes affaires, d'aller payer directement à la caisse, adressant seulement un rapide « au revoir » à mon serveur préféré, qui, me voyant pressée, me répond de même, et je quitte le café.

Je fais quelques mètres et prends l'escalier mécanique qui mène à la rue de Tolbiac, puis me dirige vers la place d'Italie.

Je marche en regardant mes pieds. Quand je regarde mes pieds avançant sur le sol, attentive à leurs mouvements parfaitement coordonnés, ça occupe mon esprit, et je ne pense à rien d'autre. C'est reposant.

J'arrive à la place d'Italie, je relève la tête pour me repérer, rejoins le début de l'avenue des Gobelins, et la descends, toujours la tête levée pour voir les affiches des films exposées par les cinémas et faire mon choix. J'opte pour un film de science-fiction américain avec plein d'effets spéciaux ; ça me fera oublier que je ne fais qu'attendre le moment de voir ma cheminée montée.

Devant tous les cinémas, il y a une file d'attente. Ce dernier mot me fait frémir. Cependant, n'ayant pas le choix, je fais la queue, comme tout le monde. C'est une épreuve encore. Je donnerais n'importe quoi pour que cette journée d'attente soit passée et que je sois seule chez moi, admirant ma cheminée. J'ai hâte aussi de la montrer... J'ai du mal à y croire : j'ai une cheminée en marbre ! Ça va métamorphoser mon salon ! Avec une cheminée, tout de suite, c'est plus chaleureux, plus... Enfin, c'est pas pareil quoi ! Ah, je la vois déjà...

Tiens ! Ça a drôlement avancé ! Maintenant, il y a plus de monde derrière moi que devant. J'approche du guichet mais n'y suis pas encore. Je sors d'une poche de ma veste un bonbon pour m'aider à patienter encore un peu. C'est un délice ! C'est au citron, mes bonbons préférés. Je ne les croque jamais, ce que j'aime, c'est les sucer jusqu'à la fin pour bien en profiter. Ça y est ! Il n'y a plus qu'une personne devant moi. Je sors de mon sac un billet. L'homme qui me précède prend son ticket et quitte le guichet. Voilà, c'est mon tour ! Je paye, traverse l'entrée du cinéma, suis la flèche indiquant le film que je veux voir, et entre dans la salle. Je trouve une bonne place, pas trop loin ni trop proche de l'écran, et surtout bien au milieu de la rangée. Je déteste voir un film de travers. Tandis que la salle, encore allumée, continue à se remplir, je retire ma veste et m'installe sur mon fauteuil, puis je me concentre sur le goût du bonbon pour m'aider à patienter encore un peu.

Ah ! Enfin, la salle est pleine et les lumières s'éteignent tandis que l'écran prend vie. Avant le film, une série de bandes annonces, ça n'en finit pas...

Cette fois, ça y est, le film commence. Le générique d'abord, accompagné d'une musique joyeuse sur fond d'images du bonheur : la petite famille américaine typique préparant un barbecue dans le jardin de sa jolie maison. Le générique s'achève tandis que la scène continue : « Papa, y a Jimmy qui m'a pris ma casquette ! Jimmy, rends sa casquette à ton frère et

mets la tienne. Mais c'est pas juste, celle de Bobby elle est mieux que la mienne ! Allez, ça suffit les enfants ! Maintenant asseyez-vous et... Oh ! Regarde papa !!! » Oh, putain ! C'est bien fait quand même ! J'espère que tout se passe bien, qu'ils arrivent à percer suffisamment dans le béton pour que la cheminée soit bien fixée... Dans le jardin, c'est la panique ! « Rentrez les enfants, toi aussi Betty, rentre, dépêche toi ! » Je pourrai mettre des beaux objets sur la cheminée, peut-être mes deux chandeliers en bronze, oui, avec une petite plante au milieu..., ou sans plante, juste les chandeliers, ça mettra mieux en valeur le mariage entre le bronze et le marbre. D'un autre côté, une petite plante, ça va bien avec tout, je sais pas, je ferai des essais... Merde ! J'comprends plus rien ! C'est qui ceux-là ? « Le standard est saturé, nous avons déjà des centaines de témoins. L'objet volant non identifié aurait traversé le ciel en quelques secondes pour atterrir dans une vallée du Nevada. Interdiction d'informer le reste de la population tant que nous ne connaissons pas les intentions de nos visiteurs. Il faut absolument éviter tout mouvement de panique. Pour ce qui concerne les témoins, dès que... » Si je me souviens bien, j'ai toujours aimé les cheminées classiques en marbre. J'aime beaucoup les vieilles cheminées en pierre aussi, pas les cheminées qu'on fait maintenant en pierre reconstituée, quelle horreur ! Non, les vraies cheminées anciennes en vraie pierre, elles sont assez volumineuses en général, parce qu'à l'époque, on se chauffait qu'avec la cheminée, mais pour l'espace de mon salon, ma cheminée en marbre, c'est parfait ! Alors ! Quand est-ce qu'on va les voir ces extraterrestres ? ! C'est la seule chose qui m'intéresse dans ce film : voir la tronche des extraterrestres ! Même quand on regarde un film il faut attendre, il faut attendre partout, tout le temps, on passe notre vie à attendre ! Ah ! Ça y est ! Oh, la bestiole ! Une espèce d'immense sauterelle, la gueule ouverte découvrant des rangées d'énormes dents pointues, surgit d'on n'sait où et massacre tout ce qui bouge. Et ça bouge ! Ça court partout ! Personne n'en réchappe, sauf le héros de l'histoire bien sûr, qui s'attaque à la sauterelle géante avec une sorte de mitrailleuse futuriste qu'il avait sous la main évidemment. « Allez, saloperie, vient là fils de pute, j'vais t'éclater ta sale gueule d' enfoiré ! » Après avoir longuement résisté, la créature s'écroule. Le héros a vaincu le mal incarné dans l'envahisseur. Et il a pas fini, on doit être à peine à la moitié du film. Maintenant, j'attends d'en voir d'autres, des sauterelles. C'est long, j'ai hâte de voir ma cheminée. Je n'sais pas si c'est long parce que le film m'ennuie malgré quelques bons effets spéciaux, ou si c'est parce que je suis impatiente de la voir montée, intégrée à la pièce... Et voilà ! J'ai encore raté un truc. Maintenant, un homme en blouse blanche est en train d'autopsier le corps d'une de ces immondes créatures. « C'est étrange, il a les mêmes organes que les nôtres sauf l'appareil respiratoire. Ils n'ont pas de poumons. Apparemment, ils respirent par la peau... » Je commence à avoir sommeil. Je sens mes paupières s'alourdir, je vais peut-être faire un petit somme, juste cinq minutes, j'veux quand même voir la fin. Mais là, vraiment, il faut que je dorme un peu...

En se rallumant, les lumières du cinéma me réveillent. Merde ! J'ai raté la fin. Oh, de toutes façons, on la connaît la fin : le héros et ses gentils collègues ont réussi à terrasser tous les méchants extraterrestres et les Etats-Unis ont sauvé le monde, comme toujours !

A peine réveillée, je prends mon sac, ma veste, et me rue vers la sortie : il faut que je fume une clope ! J'en peux plus ! J'ai pas fumé depuis deux heures ! Et à la seconde où je suis dehors, sur le trottoir, j'allume frénétiquement ma cigarette. Tout en fumant, je remets ma veste et m'approche d'un passant pour lui demander l'heure. Quatre heures moins dix seulement ! Pour être chez moi à cinq heures, j'ai encore une heure dix à attendre ! Pas de panique ! Je me connais, calme toi, on va bien trouver une occupation... Ah, oui ! J'ai une idée : le parc aux pieds des tours. Quitte à attendre pendant plus d'une heure, autant profiter de cette belle journée d'automne. Et puis ça me rapprochera de chez moi. Allez, c'est parti !

Pendant le trajet, je n'ai pas la tête à me concentrer sur les mouvements de mes pieds. Je regarde machinalement droit devant moi et ne vois rien de ce qui m'environne. De nouveau, je n'ai plus que ma cheminée à l'esprit. Mais dès que j'arrive au parc – ça je m'y attendais –, ma colère commence à monter et je l'oublie provisoirement. Ça y est : la chose me fait face et j'ai des envies de meurtre ! J'ai sous les yeux, comme tous les habitants du béton qui viennent chercher un peu de nature ici, j'ai sous les yeux, dis-je, ce que des personnes importantes et bien plus cultivées que moi appellent une « sculpture » : d'énormes morceaux de ferraille rouillée qui défigurent le parc. Cette horreur – encore un des méfaits de l'art conceptuel – a remplacé un grand espace de gazon où les habitants du quartier venaient, avec les beaux jours, se reposer au soleil. Où que l'on soit dans le parc, la « sculpture » bouche la vue sur toutes sortes de végétaux. On ne peut pas lui échapper. Si c'est de l'art, il est nocif, et si l'art devient nocif, on est mal barrés. Faute de pouvoir les étripier impunément, je méprise de mon mieux ce « sculpteur », cet imposteur et tous les influents qui ont contribué à imposer sa chose dans l'oasis d'un quartier bétonné.

Il faut que je m'éloigne de l'objet de ma colère pour retrouver mon calme, il faut que je rejoigne la partie du parc réservée aux enfants : c'est le seul endroit entouré d'une haute haie d'arbustes qui masque un peu la révoltante « œuvre d'art ». Je traverse une partie du parc et entre dans le jardin d'enfant. Je trouve une place libre sur un banc, à côté d'une maman. Elle surveille, comme les autres, sa progéniture. Je regarde un moment les enfants jouant dans le bac à sable. C'est distrayant pendant dix minutes, mais après, on s'en lasse. Je demande l'heure à la maman assise à côté de moi. Quatre heures et quart, pas plus ! Encore trois quarts d'heure à attendre ! J'aurais le temps d'écrire une petite nouvelle... Encore faut-il avoir une idée, et décidément, je n'en ai aucune aujourd'hui. Ce matin, j'ai laissé tomber, mais cette fois, je n'abandonnerai pas. Si je n'écris pas, je vais m'ennuyer à mourir. A cette pensée, je sors tout de suite de mon sac mon carnet et mon stylo. J'ouvre le carnet pour susciter l'envie d'écrire sur la page blanche, mais rien ne vient. Ça fait maintenant dix bonnes minutes que je cherche une idée et réfléchis en vain. Découragée, je cesse de réfléchir, mais ne renonce pas. Je reste là, assise avec mon carnet sur les genoux à attendre l'inspiration. C'est pas des conneries l'inspiration, ça existe : quelquefois les mots viennent tout seuls. Je compte là-dessus pour le moment mais ça ne vient toujours pas. Je commence à m'impatienter, quand une idée surgit enfin. La première phrase est là, je me mets à écrire et les autres suivent, je ne m'arrête plus et ne vois plus le temps passer. Au bout d'un moment, je mets un point final à ma nouvelle, et demande l'heure de nouveau à ma voisine de banc. Cinq heures moins dix ! Déjà ! Enfin ! En écrivant, j'avais tout oublié. Heureusement que j'ai fini ma nouvelle à temps ! J'ai failli rater l'heure, l'heure de rentrer pour voir le résultat tant attendu ! Le temps d'y aller, il sera cinq heures, cinq heures moins cinq peut-être, je suis tout près de ma tour. Je range rapidement mes affaires dans mon sac et me lève en disant « au revoir » à la dame parce que je suis bien élevée.

Tandis que je regagne la sortie du parc, je sens les battements de mon cœur s'accélérer, j'ai brusquement les mains moites, je suis au comble de l'excitation : dans quelques minutes, je verrai enfin dans mon salon la cheminée dont je n'pouvais plus me passer ! Je sors du parc et accélère le pas, me dirigeant vers l'ensemble de tours. Je traverse la rue de Tolbiac, j'y suis presque. Je prends l'escalier mécanique et monte les marches en même temps pour arriver plus vite à la plateforme qui donne accès à toutes les tours. Je cours vers la mienne, y arrive essoufflée, m'empresse de taper le code d'accès – les portes s'ouvrent –, traverse le hall au pas de course encore pour rejoindre les ascenseurs, et appuie sur le bouton de celui qui dessert entre autres mon étage. Dans une minute, je vais la voir ! Je n'ai jamais été aussi impatiente. J'entends déjà l'ascenseur qui arrive. Voilà, il est là. Les portes s'ouvrent. A peine entrée, j'appuie sur le bouton du vingt sixième étage. Les portes se referment derrière moi. Durant

l'ascension, je me répète frénétiquement : je vais voir ma cheminée ! Je ne me contrôle plus, jusqu'au moment où l'ascenseur s'arrête : vingt sixième étage ! J'y suis ! Après tant d'attente, j'ai peine à y croire. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent, et se referment le temps que je sois sur le palier de ma porte. Ça y est ! Cette fois, ça y est !

Etrangement, j'éprouve une sorte de peur que je ne m'explique pas, et, après avoir tant attendu ce moment, j'ai du mal à entrer. C'est idiot, il n'y a pas de raison d'avoir peur ! Je me ressaisis et finis par me décider. Allez, j'y vais !

J'ouvre la porte d'entrée et la referme par réflexe pour me précipiter sur la porte du salon que j'ouvre à son tour. A l'instant même, je ne vois que la cheminée, de trois quarts. Mon Dieu ! C'est pas possible ! Je dis « bonsoir » mécaniquement aux artisans qui achèvent de la nettoyer en m'avançant dans le salon pour mieux la voir. Me voilà face à elle. Je sens que je me décompose. Je m'efforce de ne rien laisser paraître et de sourire. Puis il faut bien dire quelque chose. Et je dis, avec une apparente gaîté :

– Ah ! C'est beau ! C'est très beau !

Je sens que je me délite, que je perds toutes mes forces. Je m'assois sur le canapé pour ne pas tomber. Pendant tout le temps où ils finissent de nettoyer et de ranger leurs outils, je suis immobile et incapable d'en dire plus. Quant à eux, ils n'ont pas dit un mot depuis que je suis rentrée, et je m'en fous. Catastrophée, je suis aussi bien trop préoccupée pour être gênée par leur silence : en fait, je brûle de leur demander quelque chose, mais je n'ose pas. Pourtant, si ils pouvaient la démolir, enfin la démonter, là, tout de suite... Après tout, il n'est pas très tard, et ça doit prendre beaucoup moins de temps que de la monter... Mais je crains trop leurs regards si je leur demandais ça. Et puis j'ai une pensée pour eux : ils viennent de finir ! Je n'peux pas leur demander maintenant de tout casser, non, décidément, je n'peux pas. Alors je les remercie et leur souhaite machinalement une bonne soirée. Je ne prête aucune attention à leurs réponses et leur départ. Je ne vois toujours que la cheminée.

Me voilà seule, face à elle, retrouvant douloureusement toute ma lucidité. C'est épouvantable ! Qu'est-ce que j'ai fait ! Mais qu'est-ce que j'ai fait ! C'est absurde ! Une cheminée dans une tour, évidemment sans conduit de cheminée ! Une cheminée dans laquelle on n'peut pas faire de feu ! Je suis abasourdie.

Ça doit faire à peine dix minutes que je suis là et je n'peux déjà plus supporter de voir cette horreur ! A présent, je regrette de n'pas avoir osé demander aux artisans de la pulvériser ! J'y pense, il n'est peut-être pas trop tard ! Ça vaut la peine d'essayer. Sans plus attendre, j'appelle le patron du magasin et lui dis d'une voix désespérée :

– Allo... Je n'peux pas vous expliquer pourquoi, mais je vous supplie d'appeler vos artisans pour qu'ils reviennent démonter la cheminée, je paierai ce qu'il faudra, en espèces dès que possible. Il faut venir l'enlever d'ici, je n'peux pas supporter de la voir ! Je vous en prie, dites à vos employés de revenir, je vous en prie !

Après un instant de silence, l'homme, sans doute ébahi, se met à parler :

– Ecoutez, calmez-vous... J'peux pas les renvoyer chez vous ce soir, il est trop tard... Et puis prenez au moins le temps de réfléchir...

– Réfléchir, dis-je abattue, réfléchir à quoi ?

– Eh bien, vous pouvez en faire quelque chose, me dit-il avec bienveillance, avec des étagères à l'intérieur par exemple, vous pourriez en faire un rangement pour les cd et les dvd...

J'entends sans écouter, tout ce que j'ai compris, c'est qu'il est impossible de retirer la cheminée ce soir. Prise de panique, je m'empresse de lui demander :

– Et demain matin, c'est dimanche, ça sera possible ? Je n'pourrai pas attendre plus ! Si c'est pas possible pour demain, je vais faire n'importe quoi ! Je sens que je n'pourrai pas me contrôler !

– D’abord, calmez-vous, me répète l’homme sans doute inquiet, réfléchissez bien, et si demain vous êtes toujours sûre de vouloir la faire retirer, vous m’appelez et on viendra vous l’enlever. Vous pouvez me joindre au magasin ou sur mon portable à partir de dix heures.

Dix heures, seulement ! Il faudra attendre jusqu’à demain à dix heures ! J’y arriverai jamais !
– Merci, dis-je déconfite, à demain.

L’homme me conseille une dernière fois de bien réfléchir – mais c’est tout réfléchi –, et nous raccrochons.

Quel cauchemar ! Cette cheminée classique maintenant scellée dans le mur d’une tour, cette cheminée sans conduit, cette aberration me montre ma folie. Oui, j’ai devant moi l’image de ma folie. J’ai honte. Je me méprise. C’est insoutenable : je n’peux plus la voir ! Il faut que je la cache. A cette pensée, je vais aussitôt chercher un drap dont je recouvre entièrement la monstruosité, et pose dessus mes deux chandeliers en bronze pour être sûre que le drap ne puisse pas glisser. Puis je quitte le salon et je ferme la porte. Je mesure ce que j’ai fait et je n’veux pas le voir. Dans l’idéal, je voudrais pouvoir ne plus penser à cette chose dans mon salon jusqu’à sa disparition.

Debout dans l’entrée, je m’aperçois à l’instant que j’ai toujours sur moi ma veste et mon sac en bandoulière. Exténuée, je les range à la va-vite dans le placard. Puis, je vais dans la cuisine pour boire un café et fumer une cigarette. J’ai besoin de réconfort. Mais tandis que je bois mon café réchauffé en fumant, le mec de la soirée me revient à l’esprit, et je le maudis ! Je m’emporte, je parle toute seule : si il avait dit quelque chose comme « Un bon feu, c’est indispensable ! Tout le monde devrait avoir droit à son feu de cheminée ! », j’aurais renoncé ! Mais il n’a parlé que de la cheminée, ce salopard !

Je lui en veux autant que je m’en veux.

Cette pause café ne m’aura pas beaucoup aidée. Je suis à bout, épuisée, angoissée. Je respire difficilement. Il faut que je me calme ! Il faut que je me calme ! Je sais ! Je vais faire ce que je fais toujours quand je me sens mal : regarder le film qui me fait tout oublier, « Mary Poppins ».

Je prends tout de même un anxiolytique pour augmenter l’effet bienfaisant du film et je rejoins ma chambre en espérant que la ravissante magicienne apaisera mon angoisse.

Mais aujourd’hui, après ce que j’ai fait, je n’peux pas oublier, et je suis incapable de me concentrer sur mon film préféré. Je n’écoute pas ce que j’entends, je n’regarde pas ce que je vois. Mon esprit est envahi par toutes sortes de pensées relatives à cette maudite cheminée !

Ah ! Téléphone ! Je réponds ou je réponds pas ? Mon répondeur ne marche plus, allez, je réponds. De toutes façons, me dis-je en me levant, j’arrive pas à regarder le film. Je décroche le combiné avec l’intention de ne rien dire de ce que j’ai fait à qui que ce soit pour le moment. Plus tard peut-être...

– Allo... Ah ! Salut Marianne, comment vas-tu ? dis-je en m’efforçant de parler le plus normalement possible.

Marianne s’empresse de répondre. Elle est très bavarde Marianne. Elle me raconte tout un tas de choses qui ne pénètrent pas mon esprit. Je fais semblant de suivre à coups de « Ah bon ? », « Ah oui, j’comprends », etc, jusqu’au moment où elle me demande de but en blanc :

– Alors, qu’est-c’que t’en penses ?

Là je suis coincée. Je dois répondre, mais quoi ? Tout à coup, une phrase sort de ma bouche :

– Ben t’as eu raison.

Marianne, très satisfaite de ma réponse, ajoute :

– Ça me fait du bien que tu comprennes..., tu sais, t’es la seule à qui je l’ai dit et je préférerais que t’en parles à personne.

– Promis.

Ça, je n'risque pas de répéter ce que je n'ai pas entendu. D'ailleurs, ça m'agace, j'aurais bien voulu savoir ce que Marianne m'a confié. Ma curiosité est insatisfaite. C'est très désagréable. Je ne supporte pas la frustration. Marianne reprend :

– Enfin, maintenant que j' te l'ai dit, j'essayerai de n'plus en parler parce que ça sert à rien...

Merde ! Je n'saurai jamais.

– Et toi, ça va ? me demande-t-elle à présent.

Voilà précisément la question que je redoute aujourd'hui, mais je me lance, en essayant toujours d'avoir l'air naturel :

– Ça va, j'ai plein de rendez-vous en ce moment, j'ai des projets mais j'attends qu'ils se confirment, je t'en parlerai quand ce sera signé... Enfin, tout va bien...

– T'es sûre ? T'as une voix bizarre aujourd'hui... Y' a pas quelque chose qui va pas ?

– Non non, dis-je en tâchant de mieux cacher mon embarras, tout va très bien, y' a rien de spécial... Avec tous ces castings, j'suis juste un peu fatiguée, c'est tout.

– Ah bon. Bon ben alors, j'vais t'laisser te reposer. Tu t'rappelles qu'on se voit mercredi hein ?

– Bien sûr que je m'en souviens.

C'est un petit mensonge. Je ne m'en souviens pas, en tout cas là, maintenant, dans l'état où je suis.

– Alors à mercredi, je t'embrasse, au revoir, dit-elle enfin.

– Moi aussi j't'embrasse, à mercredi, salut, dis-je avec précipitation avant de raccrocher, soulagée.

Ouf ! C'est fini ! Je n'avais pas envie de parler, je n'avais pas envie d'écouter – du coup, j'ai raté un truc intéressant –, j'aurais mieux fait de ne pas décrocher. Je l'aime beaucoup Marianne, mais elle ne sait pas s'arrêter. Cela dit, ça m'a occupé un moment. Et maintenant ?

Sentant que je n'arriverai toujours pas à me concentrer sur quoi que ce soit, je renonce à réessayer de regarder « Mary Poppins ». J'arrête le film. Silence. Je sens grandir l'angoisse : je n'pourrai jamais attendre jusqu'à demain dix heures ! Je n'pourrai même pas m'endormir, je vais tourner en rond, je n'supporterai pas, et j'vais faire une crise de j'sais pas quoi !

Il me faut encore un anxiolytique – je le prends immédiatement – et un bon bain chaud, ça marche quelquefois pour me calmer, un moment au moins.

Tout en préparant mon bain et en me déshabillant, je pleure, sans trop savoir pourquoi, peut-être un mélange de honte, de vif regret, de peur de moi-même...

Mais dès que je suis dans le bain chaud, je plonge ma tête dans l'eau, et les larmes disparaissent. Du coup, je n'ai pas envie qu'elles reviennent. Je cesse de pleurer. Je me laisse aller aux vertus apaisantes de l'eau chaude. Il me semble en même temps que l'anxiolytique commence à faire cette fois son effet. Je me sens mieux. Presque bien. Je suis fatiguée de penser à la cheminée, alors je me raisonne : demain, elle sera démontée. Il suffit de patienter un peu.

Je passe une demi-heure dans mon bain, le vidant un peu quand il commence à refroidir pour remettre de l'eau chaude, me répétant de temps en temps : demain, elle sera démontée. Il suffit de patienter un peu.

Le bain m'a fait du bien mais maintenant j'en ai marre. Je me lave et sors de la baignoire. J'enfile mon peignoir et je vais encore une fois m'installer à la table de la cuisine pour fumer une cigarette, le salon étant pour moi condamné. Tandis que je profite de ma cigarette, les mots qui me rassurent me reviennent à l'esprit : demain, elle sera démontée. Il suffit de patienter un peu. Mais très vite, je m'inquiète de nouveau : patienter... et faire quoi pour patienter pendant des heures ? Il faut absolument que je trouve des occupations pour ne plus sentir la lenteur du temps qui passe.

J'ai tellement peur de ne rien faire, qu'une idée s'impose très vite. Je me lève en écrasant mon mégot dans le cendrier et regagne la salle de bain. Oui, c'est l'occasion : je commence

par me faire un masque à l'argile que je laisse poser le temps de me couper les ongles des pieds et de limer ceux des mains, je rince le masque, m'essuie le visage, y applique une crème hydratante, m'épile les sourcils, puis les jambes, je retire mon peignoir, me rase les aisselles, et enduis mon corps de lait adoucissant, avant de mettre ma chemise de nuit. Ma petite « séance beauté » terminée, je n'ai plus qu'à me sécher les cheveux. Je m'exécute, quelques minutes de plus encore. J'ai ainsi tué une bonne demi-heure, c'est déjà ça.

Bon. Et maintenant ? Après réflexion, il est un peu tôt pour ça, mais, à court d'idées, ne sachant que faire d'autre, je décide de dîner. Ça m'occupera encore un moment, et après, on verra... Ce « et après, on verra » qui est un aveu d'impuissance, m'effraie déjà pour tout à l'heure. Mais je n'vais pas me laisser faire. Je prends une résolution : je me refuse de penser, le temps d'un repas, à cet « après » que j'appréhende, je ne vais penser qu'au dîner. D'abord, je vais le préparer tranquillement, et... Merde ! J'étais tellement préoccupée toute la journée que j'ai oublié de faire les courses ! Je n'ai plus qu'un yaourt à la fraise, c'est mes préférés mais ça fait pas un repas. Ah ! Heureusement, j'ai toujours une réserve de raviolis en boîte, ça ira très bien. Tiens, ça pourrait faire une pub : une jeune et jolie maman qui dit « Zut ! J'ai oublié de faire les courses ! Heureusement, j'ai toujours une réserve de raviolis en boîte Buitoni ! ». Et je rajoute la voix off : « Réchauffé en cinq minutes et toute la famille se régale ! ». J'imagine, comme si je le voyais à la télévision, parents et enfants mangeant avec un air joyeux des raviolis en boîte, et je m'emporte. Qu'est-c'qu'ils peuvent nous gonfler avec leur petite famille idéale ! Eh bien moi, je vais les manger toute seule mes raviolis, et sans l'air joyeux : je doute qu'une boîte de raviolis puisse me donner un air joyeux, surtout aujourd'hui. Enfin, en dépannage, c'est pas mauvais. Après avoir réchauffé ma pitance, je mange directement dans la casserole, comme d'habitude. Et je termine par mon yaourt aux fraises que je savoure lentement, sans penser à rien, entièrement concentrée, comme d'habitude, sur le plaisir que son goût me procure. Ce moment est une récréation. Mais les récréations ne durent pas. Dès que j'ai fini de dîner, les pensées reviennent, tournant toutes autour de la cheminée bien sûr ! En fait, elle n'a jamais disparu complètement de mon esprit mais elle restait cachée, tout au fond. Maintenant, j'imagine le pire à venir : je m'imagine demain, face aux artisans qui reviendront pour la démonter après avoir mis une journée pour la monter et la sceller au mur. Je n'oserai pas les regarder, je n'oserai pas leur parler, pour leur dire quoi ? Je voudrais que tout ça soit déjà fini.

Je me sens de plus en plus mal. Il n'est que huit heures et je sais que je n'pourrai toujours pas me concentrer ce soir sur un programme à la télévision ou sur « Mary Poppins ». De nouveau, l'angoisse m'envahit. Encore une fois, qu'est-c'que j'vais faire ? Qu'est-c'que j'peux faire ? Soudainement, je fonds en larmes en me répétant : qu'est-c'que j'peux faire ? Ne trouvant aucune réponse à ma question récurrente, j'allume de nouveau une cigarette pour tuer encore un peu de ce putain de temps qui passe au ralenti. La cigarette, comme toujours, me calme passagèrement, je ne pleure même plus. Mais, tandis que je la termine, plus que l'angoisse, la panique me gagne. Je n'peux pas rester des heures sans rien faire ! Je vais devenir folle ! Je veux dire, encore plus ! Je me morfonds dans ma cuisine, jusqu'au moment où je trouve l'idée qui va me sauver : ne rien faire sans souffrir de l'ennui... pourquoi ne pas dormir ? Prendre deux somnifères et dormir le plus possible pour que le temps – toujours lui – passe en un éclair jusqu'au réveil. C'est décidé. Je fais aussitôt un tour dans la salle de bain pour me laver les dents, puis dans la cuisine pour avaler les deux somnifères, et enfin aux toilettes pour le dernier pipi avant de dormir – je déteste devoir me lever la nuit à cause d'une envie de pisser.

A l'idée que je vais bientôt m'endormir et tout oublier, je suis déjà apaisée.

Me voilà prête à me coucher. Je regagne ma chambre et je ferme le volet roulant tandis qu'il fait encore jour. Ça me fait un drôle d'effet de me coucher si tôt. J'ai l'impression d'être malade, ou vieille. Pour le moment je n'ai aucune envie de dormir. Il faut que j'attende

tranquillement le sommeil. Il n'y en a pas pour longtemps, les somnifères font leur effet au bout de dix minutes, un quart d'heure. Je vais chercher l'album des Schtroumpfs que je préfère et je me mets au lit. Je relève mes oreillers contre le mur et, assise dans le lit, je commence à lire les Schtroumpfs en attendant que le sommeil vienne. Je n'ai même pas le temps de lire l'album en entier que je le sens venir. Déjà mes yeux se ferment à moitié. J'abandonne mes Schtroumpfs sur ma table de chevet et je fais l'effort de programmer la sonnerie du réveil pour dix heures moins le quart : j'aurai juste le temps de boire un café et de fumer une cigarette avant d'appeler. J'en aurai besoin pour me pour me donner du courage... J'espère que les deux somnifères... me feront dormir jusque là... et demain matin, je... je... Mes pensées se brouillent, je n'peux plus résister... Juste le temps d'éteindre ma lampe de chevet..., de m'enfoncer dans mon lit..., et... le sommeil m'emporte...

Non ! Non ! J'en veux pas ! Elle est énorme cette cheminée, elle est monstrueuse ! J'en veux pas ! J'en veux pas ! Qu'est-c'qui sonne comme ça ? Ça sonne ! Ah oui ! C'est le réveil. Sa sonnerie entêtante a fini par me sortir de mon profond sommeil. Mais c'est pas l'heure ! Je sens bien que j'ai pas assez dormi ! J'allume à tatons ma lampe de chevet et je regarde le réveil en arrêtant sa sonnerie. Ah ben oui ! Evidemment ! J'y avais pas pensé : je l'avais programmé pour qu'il sonne à dix heures moins le quart et il est dix heures moins le quart, du soir. On n'a pas le droit de dormir plus de douze heures d'affilée. C'est interdit par les réveils. Et maintenant, il faut attendre un peu, mais un peu seulement, avant de rappuyer sur le bouton de la sonnerie. La sonnerie... pour demain matin... La cheminée ! C'est pas possible ! J'ai pas fait ça ! J'ai pas fait ça !

Me demandant, toute ensommeillée, si ce n'était pas qu'un cauchemar, je me lève lentement – j'ai peur d'aller voir mais je ne renonce pas –, je sors de ma chambre, j'avance de quelques pas, et me retrouve face à la porte du salon. J'hésite un instant, j'ai peur de savoir. Je l'ouvre enfin, et je vois : ce n'était pas un cauchemar. C'était vrai. Je n'peux pas m'empêcher, comme s'il pouvait subsister un doute, d'entrer dans le salon pour soulever un petit peu le drap. Cette fois, c'est sûr : il y a bien une cheminée dessous. Catastrophée de nouveau, je m'empresse de remettre le drap en place et retourne dans ma chambre en pensant : c'était vrai, c'était vrai, j'ai fait ça ! Groggy par les somnifères, je vais me recoucher. Je n'oublie pas de rappuyer sur le bouton de la sonnerie, j'éteins la lumière, et me rendors avec pour dernière pensée : c'était vrai. J'ai fait ça.

Quelle heure est-il ? Le réveil n'a pas sonné cette fois. Je viens de me réveiller en un instant. Je n'ai plus sommeil. J'allume ma lampe de chevet. Mon réveil indique... C'est pas possible ! Seulement huit heures moins dix ! Je voulais me réveiller plus tard ! Je voulais me réveiller plus tard pour ne pas attendre ! Je n'supporte plus d'attendre ! Et il reste encore plus de deux heures avant de pouvoir appeler le mec ! Je suis affolée : je n'peux pas me rendormir, je suis complètement réveillée, et je n'sais vraiment pas quoi faire de ces deux heures. J'ai du mal à respirer, j'ai peur, l'attente et l'ennui me font peur. Pour tromper l'ennui, je suis capable d'alterner cafés et cigarettes jusqu'à l'écoeurement. Mais je n'en ferai rien. Tout ce que j'y gagnerais, c'est la nausée s'ajoutant à l'angoisse. Il faut que j'occupe ce satané temps autrement. Après réflexion, pour faire passer deux heures, je n'vois qu'une solution : réessayer « Mary Poppins ». Se calmer, et laisser opérer la magie du film. Cette fois, ça marchera peut-être... De toutes façons, je n'ai pas d'autre idée.

Je me lève, j'ouvre le volet, j'éteins ma lampe de chevet, et je me rends d'abord dans la cuisine pour boire juste mon café du réveil et fumer ma première cigarette. Puis je retourne dans ma chambre.

Ça va marcher, il faut juste que je me concentre sur le film, uniquement sur le film, et que je ne laisse pas ma pensée s'échapper. Allez, c'est parti ! Ah ! Le réveil, plus besoin qu'il sonne,

maintenant. Je stoppe le petit truc qui commande la sonnerie. Puis je remonte mes deux oreillers, je m'installe confortablement, les épaules et la tête sur les oreillers moelleux, le reste du corps allongé, enfoui sous la couette, et je suis prête. Je saisis la télécommande, je mets en marche le dvd, je passe en accéléré les bandes annonces de dessins animés de Walt Disney jusqu'au début du film, enfin.

Première image de l'héroïne : Mary Poppins assise en plein ciel, sur un nuage, avec à sa droite son grand sac magique et à sa gauche son parapluie qui parle avec un pommeau en forme de tête de perroquet. Elle se poudre le nez pour se préparer à entrer en scène. Je ne me lasse pas de cette image-là. Je me sens déjà mieux. La suite m'enchanté tout autant. Ça marche : je me laisse emporter dans le monde fantasque et joyeux du film, oubliant tout le reste. Mais au bout d'un certain temps, la réalité me rattrape et je repense tout à coup au moment où je pourrai enfin appeler le mec du magasin. J'ai tellement hâte d'avoir la confirmation que ses artisans pourront revenir aujourd'hui pour retirer cette saloperie de cheminée ! En fait, j'ai peut-être tort de m'inquiéter, il m'a bien dit qu'ils viendront, il m'a même rassurée, mais je n'peux pas m'empêcher d'y penser.

Je jette un coup d'œil au réveil. Il est presque neuf heures. Il faut attendre encore une heure. N'ayant rien d'autre à faire, je dois absolument me replonger dans le film. J'essaye, mais de nouveau, je n'arrive plus à me concentrer. Je n'peux plus m'empêcher de penser à la cheminée, à ce que j'ai fait, à ce que je vais subir encore : à mon désarroi s'ils ne viennent pas aujourd'hui et à ma gêne face à eux s'ils viennent. Je me sens de plus en plus nerveuse. J'ai du mal à rester allongée, immobile, et je commence à me tortiller dans tous les sens, me forçant malgré tout à rester au lit pour revenir au film, de gré ou de force. A présent, je le regarde pour m'obéir mais je n'en tire plus aucun plaisir ; pire, au bout d'un moment, pour la première fois, mon film préféré me sort par les yeux ! J'peux plus supporter Mary Poppins ! Plus je suis angoissée, plus elle est joyeuse ! J'peux plus l'entendre chanter ! Et j'peux plus voir la mine des bambins émerveillés par ses tours de magie quand je vis moi-même un calvaire ! Ça suffit ! Ta gueule Mary Poppins ! Je saisis la télécommande et j'arrête le film. Je regrette un peu d'avoir dit « Ta gueule » à Mary Poppins et j'ai conscience à présent d'avoir passé mes nerfs sur elle. Mais tout de même, ce visage qui respire le bonheur, il y a des moments – je suis en train d'en faire l'expérience – où c'est exaspérant !

De nouveau, je consulte mon réveil : neuf heures et quart, pas plus ?! Encore trois quarts d'heure ! Je me lève, mais pour quoi faire ? Je suis fatiguée de cette question. Cette fois, je crois que je vais céder à la facilité et faire ce que je voulais précisément éviter : consommer le mélange cafés-cigarettes jusqu'à la nausée s'il le faut pour occuper ce temps d'attente interminable.

Quand j'en ai fini avec le cocktail cafés-cigarettes, déjà écoeurée, j'attaque un paquet de galettes bretonnes – mes biscuits préférés. Moi qui ne peux rien avaler d'habitude le matin à part un café, je mange les biscuits, l'un après l'autre à une cadence régulière, lentement, presque mécaniquement, les yeux dans le vague et l'esprit vide, ça me repose. Mais, arrivée aux trois quarts du paquet, je suis prise d'une brusque envie de vomir. Je me précipite aux toilettes, et me vide complètement. Quel soulagement ! Je fais un tour dans la salle de bain pour me rincer la bouche puis me laver les dents, et je regagne la cuisine.

En me rasant, un peu désœuvrée maintenant que j'ai tout avalé, tout vomi, et que je n'ai vraiment plus rien à faire, je jette un regard à l'horloge. Il est dix heures moins dix ! J'exulte ! Dix heures moins dix, déjà ! A force d'attendre, je m'étais habituée, j'ai fini par oublier l'heure. Dix heures moins dix ! Dans dix minutes, je peux appeler ! Comme j'ai dégueulé tout mon café avec les biscuits, je peux m'en refaire un, juste pour faire passer les dix dernières minutes. Allez ! Un café, une cigarette, et j'appelle.

Malgré mon impatience, je m'efforce encore de boire mon café lentement pour le faire durer. Après le café, la cigarette. Il est presque dix heures moins cinq, juste le temps de la fumer.

Ça y est ! C'est le moment, à une minute près. Je saisis mon téléphone et fais le numéro, le cœur battant. Ça sonne. Je suis debout, piétinant sur place. Ça sonne toujours. Ah ! Ça décroche.

– Allo ! dis–je sur le ton d'un « A l'aide ! ».

– Oui, me répond l'homme en attendant la suite.

– Bonjour, je vous rappelle à propos de la cheminée... Oui, justement, j'ai bien réfléchi et je voudrais qu'on l'enlève le plus vite possible, s'il vous plaît, le plus vite possible !

– Le plus vite possible... Ça m'étonnerait que mes artisans soient libres ces jours–ci, mais pour la semaine prochaine, c'est faisable, je vais voir ça avec eux et je vous rappelle très vite pour fixer un rendez–vous.

Je reçois un coup violent. Et j'éclate en sanglots.

– Mais vous m'aviez dit qu'ils allaient venir aujourd'hui et...

– Je sais mais sur le coup j'ai pas réfléchi, je peux pas demander à mes artisans de travailler un dimanche, et en plus, même pour la semaine, leur planning est complet, j'suis désolé...

Je reprends sans m'arrêter une seconde, tout en pleurant :

– Mais je pourrai jamais attendre ! Je n'peux plus attendre, je n'peux plus la supporter, il faut l'enlever ce matin sinon je risque de me suicider ! Je me connais, c'est pas du chantage, c'est vrai, je sens que je vais me suicider si la cheminée ne disparaît pas ce matin ! Je vous en prie, je vous en supplie, essayez de voir avec vos artisans s'ils peuvent pas venir en urgence, exceptionnellement, par pitié, dites à vos artisans de venir ce matin, ce matin, je vous en prie !

L'homme, désorienté sans doute, reste muet un instant, tandis que je sanglote toujours, puis me répond, essayant vainement de masquer son inquiétude :

– Ecoutez, calmez vous, surtout calmez vous, je vais voir c'que j'peux faire. Je m'en occupe tout de suite et je vous rappelle. Ne vous inquiétez pas, je vous rappelle le plus vite possible.

Et il raccroche.

Je me rapproche de la baie vitrée pour regarder d'en haut la ville qui s'étend à perte de vue en attendant qu'il me rappelle. D'après ce qu'il a dit, ça ne devrait pas être trop long, le temps qu'il puisse joindre ses artisans et leur parler, je suppose. En tout cas, il m'a donné de l'espoir, il a bien dit : « Je vais voir c'que j'peux faire » et comme c'est lui le patron... Enfin, tout ça me rassure un peu, pas complètement tant que rien n'est fait – je ne me contente pas d'espoir – mais un peu, et je me sens déjà mieux. Je ne pleure plus, et je respire calmement.

Puis je passe brusquement de l'apaisement à l'angoisse : et s'il me dit que c'est pas possible pour aujourd'hui, qu'est–c'que j'vais faire ? Même dissimulée sous un drap, je n'peux plus supporter de savoir qu'elle est là, scellée au mur du salon. J'en suis malade, j'ai la nausée. Je pense de nouveau au suicide, quand le téléphone sonne. Je m'empresse de décrocher. Sans réfléchir, au lieu de dire « Allo », je dis « Alors ? ».

– Eh bien on s'est arrangé, mes artisans seront chez vous dans une demi-heure si ça roule.

Je me sens soudain euphorique et profondément soulagée. Ils vont arriver ! Ils vont l'enlever ! Ils vont l'enlever !

Mais l'énorme bonne nouvelle ne me suffit pas, car je redoute déjà l'attente, ma bête noire.

– Oh, merci ! Merci ! Mille fois merci ! Mais si ça roule mal, ça peut prendre combien de temps ?

– Ça j'peux pas vous dire... Dans Paris, on sait jamais ! répond l'homme avec patience.

Et je continue :

– Vous pensez qu'il y a des chances pour que ça roule bien ?

– Ça devrait aller, ne vous inquiétez pas, me dit l'homme décidément bienveillant, attendez tranquillement, ils vont arriver et ils vous enlèveront la cheminée, d'accord ?

Il est gentil mais là, c'est trop ! Il me parle comme à une malade mentale ! Et puis « attendez tranquillement ! », c'est justement ce qui m'angoisse le plus en ce moment : attendre. Alors comment pourrais–je attendre tranquillement ! Enfin, je ne lui reproche rien, il fait tout ce

qu'il peut pour me rassurer, mais je sens qu'il ne comprend pas mon angoisse. Ce n'est pas sa faute, il faut l'éprouver pour comprendre. Tandis que je suis ainsi dans mes pensées, j'entends : « Allo ! »

– Oui, excusez-moi, j'étais ailleurs... Alors c'est d'accord, je vais attendre tranquillement, dis-je pour ne pas abuser de sa patience, je vous remercie encore. Dites moi combien je vous dois pour le démontage, il faudra juste que j'attende un peu pour pouvoir retirer encore des espèces ou alors je vous fais un chèque tout de suite et je le remettrai à vos artisans...

– Justement, pour le démontage, c'est à voir directement avec eux. Ah, excusez-moi j'ai un autre appel, je vais vous laisser, mais surtout calmez-vous, maintenant. Tout va s'arranger. Allez, je vous laisse, ça va aller.

– Merci, ça ira, au revoir, dis-je avant de raccrocher avec cette hantise encore de me retrouver seule à attendre sans rien faire.

Mais je suis fatiguée décidément de me demander sans cesse avec angoisse : qu'est-ce que j vais faire, qu'est-ce que j peux faire ? Et je m'efforce d'abandonner ces questions entêtantes pour laisser faire les choses, comme quand je n'attends rien de spécial. Je commence par m'habiller et me maquiller légèrement, comme d'habitude, puis je vais... Ah ! Téléphone ! Ça tombe bien, j'ai encore du temps à combler. Je décroche le combiné.

– Allo ! ... Oui, c'est moi ... Ah, ça m'intéresse, ça, des volets roulants électriques : justement, chez moi j'ai des vieux volets et ça fait un moment que j pense à les changer ... J'y avais pas pensé mais c'est pas une mauvaise idée ... Bien sûr ... Et ça se fait sur mesure ? ... Ah, bon, donc ça peut s'adapter à n'importe quelle fenêtre ... Oui, c'est peut-être une bonne solution, quitte à changer les volets, autant mettre ce qu'il y a de mieux ... Et ça demande des travaux importants pour la pose ? ... Ah, c'est bien ça ... Et ça coûte combien cette merveille ? ... Ah, oui, c'est intéressant ! Mais comment vous faites pour arriver à des prix cadeaux, comme ça ? ... Ah bon ? ... Non, non, allez-y, j'ai du temps à perdre ... Pourquoi, j'ai dit quoi ? ... Mais non, c'est pas c'que j'voulais dire, je voulais dire que j'ai le temps de vous écouter ...

Tandis qu'elle recommence à faire l'article de ses volets roulants électriques, je ne l'écoute plus, pensant à présent : qu'est-ce que j vais dire quand je leur ouvrirai la porte ? Et puis après, quand il faudra démonter la cheminée, j'aurai l'air de quoi ? Je redoute de nouveau ce moment où je vais me retrouver face à eux, sans explications à fournir pour justifier mes agissements. Je continue à rabâcher les mêmes pensées, quand j'entends : « on peut prendre rendez-vous » et, à présent trop préoccupée pour continuer à jouer, je coupe court à la conversation :

– Excusez moi mais je vais réfléchir, au revoir.

Et je raccroche sans scrupule avant que la démarcheuse ait eu le temps de répondre.

Je regagne immédiatement la cuisine pour consulter l'horloge. Il reste cinq minutes. Dans cinq minutes, si ça roule bien sûr, ils seront là. Je me sens de plus en plus nerveuse. Ma peur du ridicule me fait oublier ma hâte de voir disparaître la cheminée. Je m'assois machinalement, puis, tandis que je suis sur le point d'allumer une cigarette, le téléphone sonne, et on sonne à la porte en même temps. Je me lève aussitôt. Après une seconde de paralysie – Que faire ? Où aller ? –, je cours décrocher le téléphone, je dis : « Entrez, je vous en prie », et je raccroche le combiné. Puis j'ouvre la porte d'entrée, je dis aux artisans qui sont déjà là : « Ne quittez pas » et je referme la porte. Après une ou deux secondes de vide dans mon esprit, je vois l'erreur. Merde ! Je me précipite sur la porte que j'ouvre en m'excusant. Les deux artisans sont plantés sur le palier, immobiles. Et je leur dis d'une voix timide :

– Je suis désolée, entrez, entrez, le téléphone a sonné en même temps que vous et je me suis un peu embrouillée...

Cette maladresse loufoque accentue ma honte. Je sais ce qu'ils pensent de moi inévitablement, et ça m'est insupportable.

Les deux hommes, de leur côté, visiblement mal à l'aise, entrent en m'adressant un « bonjour » à peine audible. Je leur réponds de même quand le téléphone sonne à nouveau. C'est pas le moment mais c'est sans doute la personne qui vient de m'appeler. Je lui ai raccroché au nez, il faut que je m'excuse.

– Un instant s'il vous plaît, dis-je aux artisans.

Je décroche le combiné et m'éloigne d'eux.

– Allo ! Ah, Marianne, c'est toi qui as appelé tout à l'heure ? ... Excuse moi, c'était une erreur de manipulation ... Ecoute, j'suis désolée mais là j'peux pas rester au téléphone parce que j'ai une inondation dans la salle de bain, y a un tuyau qui a pété, et le plombier vient juste d'arriver. Allez, j'suis obligée de te laisser. J't'embrasse ... Au revoir.

Et je raccroche le combiné. Je n'peux pas faire attendre les artisans.

Je rejoins les deux hommes qui sont entrés dans le salon, ont retiré le drap et finissent de sortir leurs outils. Je n'ai plus qu'une idée : fuir, pour ne pas voir ce qu'ils vont faire, à contre cœur sans doute. Et je m'empresse de leur demander :

– Excusez moi, vous en avez pour combien de temps à peu près ?

– Il faut compter une heure et demi, pas plus, répond le chef.

– Bon, eh bien je vais faire un tour et je reviens dans une heure vingt, vingt cinq. A tout à l'heure, dis-je en enfilant ma veste et attrapant mon sac.

– A tout à l'heure, me répond-on mollement.

Et je sors avec la sensation, en fermant la porte d'entrée derrière moi, d'échapper une fois encore à mon cauchemar.

J'appelle l'ascenseur. En attendant, il me vient une idée pour m'occuper au mieux : dessiner au soleil sur mon banc préféré. Ça fait un moment que je n'ai pas dessiné. Oui, c'est une bonne idée, mais il faut que je revienne chez moi prendre mon crayon et mon petit cahier de dessin. En plus, je viens de réaliser que j'ai oublié de prendre mes clés, je vais devoir les déranger (quelquefois, je me tuerais !). Je prends mon courage à deux mains, je regagne mon palier, et je sonne à la porte. L'artisan chef ouvre, et sans le regarder, je fonce dans le salon pour prendre dans mon bureau ce dont j'ai besoin, en disant maladroitement :

– Excusez moi de vous déranger, j'ai juste oublié quelque chose et en plus j'ai oublié mes clés, je suis désolée.

– C'est pas grave, me répond gentiment le chef.

– Mais cette fois je les prends, je n'vous dérangerai plus, dis-je avec conviction.

Et je file à la cuisine boire un verre d'eau avant de repartir. Décidément, je n'peux pas compter sur moi, écervelée comme je le suis, le verre d'eau a suffi à me distraire : qu'est-ce que je devais prendre, déjà ? Je ne sais plus. Tant pis, ça ne devait pas être important, du moment que j'ai de quoi dessiner...

N'ayant plus rien à faire ici, je ressors au plus vite de l'appartement. L'ascenseur est là. J'y entre, appuie sur le bouton voulu, les portes se ferment et l'appareil se met en marche.

Voilà, c'est fini maintenant. Quand je reviendrai elle ne sera plus là et je retrouverai mon salon comme avant. Cette pensée m'apaise autant qu'elle me ravit.

L'ascenseur arrive au rez-de-chaussée et me libère. Je traverse le hall d'entrée jusqu'aux portes automatiques qui s'ouvrent pour me laisser passer. Je quitte ma tour et me dirige vers le fameux banc au soleil, non loin de mon café préféré.

Pour dessiner, je délaisse mon café. Je préfère être sur un banc, toute seule. Je ne sais pas pourquoi, autant j'aime écrire au café, appréciant l'animation ambiante pendant que je travaille, autant j'aime dessiner au calme.

Je m'installe, je sors de mon sac mon crayon et mon cahier. Je commence par chercher l'inspiration le nez en l'air, profitant en même temps de la douceur du soleil sur ma peau. Au

bout d'un moment, lassée d'attendre, je me lance, sans l'inspiration espérée. J'ai au moins une idée : dessiner le visage d'une femme qui a peur, mais je n'suis pas sûre que le crayon suivra. Un premier essai : mauvais. Le deuxième : pire. J'avais raison de douter. Je les raye. Un peu découragée, je relève la tête et regarde autour de moi pour me distraire.

Je remarque très vite un homme assis à la terrasse du café et qui me regarde en souriant. Je lui souris à mon tour, et, ne sachant que faire d'autre, me replonge dans mes dessins foireux. De temps en temps, je m'interromps quelques secondes pour le regarder discrètement, m'apercevant ainsi que lui ne me lâche pas des yeux. Il se passe quelque chose. Peut-être le « coup de foudre » ?

Au bout d'un moment – je ne saurais dire combien de temps –, l'homme se lève, il vient vers moi, s'approche, et me demande s'il peut s'asseoir à côté de moi. Il n'est pas timide. Moi non plus.

– Avec plaisir, dis-je en souriant.

Tandis que je range mon cahier et mon crayon, l'homme s'assoit, engageant la conversation :

– Vous habitez ici ?

– Oui, dans une tour, et vous ?

– Non, moi je suis là par hasard.

Il me regarde et sourit lui aussi en ajoutant :

– Vous êtes ravissante.

– Flatteur !

– C'est un procédé qui a fait ses preuves !

– Alors c'était juste un procédé ? C'était pas vrai ?

– Mais bien sûr que si, c'était vrai ! Je suis un peu taquin.

Je souris.

Il se tait un instant en me regardant et reprend :

– Ecoutez jeune fille, cette fois n'y voyez pas un truc de dragueur : je suis sûr de vous avoir déjà vue.

– En tout cas, moi, je n'vous ai jamais vu, je m'en souviendrais...

Nous ne pouvons pas nous empêcher de sourire de nouveau tous les deux, en nous regardant déjà comme des amoureux. Puis il insiste :

– C'est bizarre, je vous assure que je connais votre visage, votre voix...

– Alors vous m'avez peut-être vu sur un écran, je suis un peu actrice.

– Ah, oui, c'est ça, vous êtes actrice, je vous reconnais maintenant... Mais pourquoi « un peu » actrice ?

– Parce que je commence. Et puis surtout parce que c'est pas ma seule passion. J'adore jouer des personnages, mais je suis passionnée aussi par le dessin et l'écriture.

– Bref, vous êtes une artiste.

– Je crois, oui, un bébé artiste pour le moment.

Il me sourit encore. Je sens que mon charme opère. Lui séduirait une pierre. Je l'interroge à mon tour :

- Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

- On pourrait peut-être se tutoyer, non ?

- Au début j'ai du mal mais je vais essayer.

– Je suis architecte.

– Ah !

– Ça n'a pas l'air de t'emballer !

– Ben... Comment dire ? Je n'aime que l'ancien, alors avec l'architecture contemporaine, à vrai dire, j'ai du mal...

– Mais si tu n'aimes pas l'architecture moderne, pourquoi as-tu choisi de vivre dans une tour ?

– C'est temporaire, et je n'l'ai pas vraiment choisi, j'habite dans un deux-pièces qui appartient à ma mère en attendant d'avoir assez d'argent pour réaliser mon rêve : je voudrais acheter une maison près de Paris, une maison ancienne avec une grande cheminée.

- Et moi, mon rêve, c'est un grand appartement moderne avec une cheminée contemporaine. Il y en a de très belles, tu sais. En tout cas, que ce soit moderne ou ancien, je trouve qu'une cheminée, c'est indispensable. Tout le monde devrait avoir une cheminée !

A ces mots, je rassemble mes affaires précipitamment tout en me levant et m'enfuis en courant !

Tout de même, quelle histoire ! Un jour, je l'écrirai.